

Où il est question de René Guetta

5

Pierre de Régnier, *La vie de Patachon* (1930)

Pierre de Régnier, *La vie de Patachon*, préface d'Édouard Baer, édition présentée par Alain Weill, Cenon (33), Le Castor Astral, « Les inattendus », 2007 (1930), p. 115-118.

*Où René Guetta est Roger Tréma ; Roger Tréma, Toto ;
Pierre de Régnier, Fifi-Biquet ; Emma, Emma Patachon*

À ce moment, un indescriptible fiacre, ancestral et verdâtre, s'arrêta devant la porte ; le cocher, centenaire, en descendit lourdement.

À cette vue, Monsieur Badet s'écria :

– Au cri mille fois répété de : « Vive l'Urbaine ! » prenons ce fiacre !...

– Parfaitement, hurla Roger Tréma en brandissant son verre ; vive l'Urbaine, messieurs !...

Ce cri ne produisit aucun effet dans le bureau de tabac ; le cocher fut invité à boire, après quoi tout le monde regagna les taxis, cependant que Monsieur Badet, installé dans son fiacre, s'en allait dignement, avec une lenteur satisfaite, au petit trot plein de souvenirs d'une vieille jument mélancolique.

– Fouettez dru, la biquette !... s'écria Roger Tréma en remontant en taxi. Et la caravane s'éloigna.

En arrivant chez Dupont, les cinq voitures décrivirent une superbe volte autour de la place des Ternes et se rangèrent le long du trottoir. Emma fit dans l'établissement une entrée triomphale, suivie de huit hommes, dont cinq chauffeurs.

Ils s'assirent près du bar, burent d'innombrables cafés crème (café-moka-grande crème, soixante-dix centimes) mangèrent une quantité astronomique de croissants et dirent énormément de stupidités ; Jean engloutit quatre fois des œufs au bacon, ce qui fait huit. Roger Tréma disparut dans les lavabos et reparut orné d'une superbe moustache noire tombante, à bouts retroussés sur les joues, dessinée avec du noir gras.

– Dieu que tu es laid ! s'écria Emma.

Mais Roger Tréma, rond comme un disque et satisfait de sa moustache, s'assit en face de la glace et essaya diverses expressions féroces ou terrifiantes, imitations de gendarme, adjudant d'artillerie et autres spécimens moustachus.

Mais comme tout a une fin, même les nuits de réveillon, Emma commença à avoir sommeil et tout le monde partit.

Dehors, ils s'aperçurent que, derrière les cinq taxis une voiture de vidange était venue se ranger.

– Ça porte la veine, dit Emma. Très bon signe.

Suivit une conversation plus ou moins scatologique, lorsque brusquement Roger Tréma se précipita sur cette voiture et se hissa jusqu'au siège, sur lequel il s'assit dans une pose conquérante. A ce moment, le conducteur de la voiture sortit de chez Dupont et aperçut avec stupeur son siège occupé par un Monsieur en smoking avec de terribles moustaches.

Roger Tréma ne voulait point descendre et l'homme faillit se fâcher. Jean et Biquet arrangèrent les choses en invitant le vidangeur à boire un verre. Après quoi Emma, Jean et Roger Tréma remontèrent dans le taxi du mec et Fifi-Biquet s'assit sur le siège, à côté de lui ; les quatre autres taxis suivirent encore, et Emma fut ramenée chez elle, en cette nuit de Noël, par cinq voitures à la fois, ce qui n'arrive certes pas au commun des mortels.

Au moment où Emma cherchait vainement le trou de sa serrure, la porte s'ouvrit et Camille parut, femme de chambre indulgente, mais vivante statue du reproche.

– Dans mes bras ! s'écria Roger Tréma en l'apercevant.

Camille recula, terrifiée, à cause des moustaches.

– Faites-nous du café, décréta Emma ; et noir, noir, noir...

– Voyons, Madame, il va être dix heures... Madame n'est pas raisonnable... et Monsieur Jean qui met encore ses souliers sur le couvre-pieds...

– Je ne suis pas née pour être raisonnable, répondit Emma en se déshabillant ; du café !... D'ailleurs, ça me fait dormir...

Ils burent le café dans la cuisine ; puis Emma se coucha pendant que Jean était dans la salle de bains ; Roger Tréma ouvrit la fenêtre...

– Tu es fou ! hurla Emma qui ne pouvait pas supporter la lumière du jour.

– Chut... dit Roger Tréma ; je vais sortir par la fenêtre avec Biquet, à cause de la concierge ; il faut sauvegarder ta réputation...

– Faut-il qu'il soit saoul ! hurla Emma. La concierge est réveillée depuis longtemps... elle nous a tous vus rentrer.

– Mon Emma, je fais ça pour toi... ton honneur m'est sacré... je ne sortirai pas par la porte...

– Eh bien, pars par la fenêtre si tu veux ! mais pars. Fais attention qu'il ne se foute pas par terre, dit-elle à Biquet ; et surtout, refermez les volets du dehors... vite !...

Elle disparut sous ses draps ; Biquet bondit dans la rue et manqua s'étaler ; Roger Tréma procéda par bonds successifs, avec lenteur ; puis il referma soigneusement les volets, sans se presser ; Fifi-Biquet, amusé, le regardait faire, quand il aperçut un flic qui s'était approché subrepticement et qui suivait leur manège ; Roger Tréma se retourna lentement, et se trouva nez à nez avec ce représentant de l'autorité. Alors, regardant de bas en haut l'agent déjà stupéfait par les moustaches peintes de Roger Tréma, celui-ci, un doigt sur les lèvres, lui chuchota confidentiellement, d'une voix avinée :

– Chut... chut... Pas un mot... Pas un seul... J'ai fini ma tournée et je ne veux pas qu'on me reconnaisse... Je suis le petit Noël...

*

L'ouvrage est considéré comme un roman largement autobiographique. Alain Weill précise : « Pierre de Régnier signe là son chef-d'œuvre, un livre original mené tambour battant au rythme effréné de la bringue qu'il décrit. Ici un rappel étymologique s'impose : le patachon est le conducteur d'une patache, diligence ventrue qui le portait de ville en ville où il avait la réputation de mener une vie dissolue. Le trait de génie est de donner au titre de son ouvrage un double entendement en donnant le nom de Patachon à son héroïne. » (P. 18-19.)

« Le Bernard de Colombine, l'auteur, s'assume comme Fifi-Biquet, son sobriquet du moment. Roger Tréma est toujours à ses côtés ; c'est plus que probablement René Guetta, à qui il dédie son livre, journaliste très lancé dans les milieux du cinéma et furieux cocaïnomane.» (P. 19).

Pierre de Régnier « avertit d'ailleurs le lecteur : [le livre] n'a rien d'une biographique romancée, ni même d'un roman : c'est une biographie, et c'est tout. » (*id.*).

6

Henry Muller : « La rencontre de Malraux et du baron [de] Clappique », 1968
--

Henry Muller : « La rencontre de Malraux et du baron Clappique », *Figaro Littéraire*, 15 juillet 1968, n° 1158, p. 20-21.

Le baron Clappique. Curieux nom que celui-là. Il est né dans l'imagination d'André Malraux, qui en a fait un personnage de *La Voie royale* [de *La Condition humaine*]. Dans les *Antimémoires*, Malraux imagine qu'il l'a rencontré de nouveau à Singapour et que Clappique lui dit : « Je suis venu parce que les journaux ont annoncé votre présence. Je serais heureux de causer avec vous un peu à cause d'autrefois, mais surtout parce que je suis en train de faire un p'tit film sur un type auquel vous vous êtes intéressé au temps de *La Voie royale* : David de Mayrena, le roi des Sedangs. J'ai trouvé pas mal de documents de derrière les hibiscus qui vous intéresseront ! » L'homme qui a inspiré ce Clappique, je l'ai bien connu. Il amusait Malraux, comme il a amusé tous ses amis, par sa façon de s'exprimer, par ses dons d'imitateur, par la vie pittoresque, bohème et nimbée de whiskies qu'il menait. Il s'appelait René Guetta (dit Toto), il était israélite, ne mesurait pas plus d'un mètre soixante et avait, je cite Malraux, « un profil de furet ».

La manière dont il fit la connaissance de Malraux, il me l'a souvent racontée ; elle est, je crois, exacte. Guetta avait, il est vrai, une imagination débordante, mais mon vieil ami Bertrand Jaunez, qui était du même voyage sur l'*Ile-de-France* me l'a confirmé. Donc, pendant la traversée vers New York, le capitaine avait fait la connaissance de Bertrand et de René ; on avait parlé littérature, quand un jour il vint leur dire : « J'ai découvert, cela vous intéressera, qu'il y a un écrivain célèbre à bord ». « Qui ? » demandèrent-ils. Et la réponse fut : « Marlaux ». Ses deux interlocuteurs se regardèrent un peu surpris. Ils ne connaissaient aucun homme de lettres de ce nom, et ils demeurèrent fort perplexes. Cela jusqu'au moment où le capitaine, lors des présentations, rectifia et prononça correctement le nom de l'auteur des *Conquérants*.

Il faut croire que ce dernier fut séduit par la verve de Guetta au point de lui donner les traits de Clappique. Et, à la vérité, celui-ci s'exprime comme le faisait Guetta. « Vous ici ! Pas un mot ! Rentrez sous terre ! Dans mes bras ! Hors de ma vue ! », etc. Il avait aussi l'habitude cocasse de faire suivre le nom de son interlocuteur par son prénom : « Jaunez Bertrand, Brach Paul, Malraux André, Muller Henry, Bourdel Maurice, Terrasse Renée ». En Amérique, Guetta se dirigea tout de suite vers Hollywood, où il voulait faire carrière. Il prit le nom très anglo-saxon de Totguett et ne réussit pas très bien ; du moins fil-il, grâce à Henri de la Falaise, la connaissance des stars de l'époque : Gary Cooper, William Powell, Fredrich March, Constance Bennett et surtout Gloria Swanson, dont il tomba éperdument amoureux ; il affirmait même avoir été un temps secrétaire de celle-ci.

Clappique, ou plutôt Guetta, nous revint au bout de deux ou trois ans, « diminué », affirmait-il, par une mauvaise chute qu'il avait faite en tentant un saut périlleux pour épater Gloria ; il s'était reçu sur la tête, d'où une fracture, laquelle, toujours d'après lui, était si sérieuse qu'avant de l'opérer le chirurgien lui avait froidement demandé s'il avait fait son testament. Naturellement, Guetta était plein des récits de son épopée dans ce que l'on nommait La Mecque du cinéma. Et ses anecdotes étaient plus comiques les unes que les autres.

Un après-midi où il se trouvait tout seul dans la maison de « Swanson Gloria », à Beverley Hills, on frappa à la porte. Celle-ci s'ouvrit, faisant passage à trois géants, « ceux qui jouaient les catcheurs dans les films », disait Guetta. Ils étaient soûls, s'installèrent dans le salon non sans exiger sur-le-champ des cocktails. Guetta, petit de taille et assez peu vigoureux, n'était guère rassuré. Il le fut encore moins lorsqu'un des géants lui demanda à brûle-pourpoint : « Can you fly ? » (Sais-tu voler ?). Il crut bon de répondre prudemment : « I can't fly » (je ne sais pas voler), à quoi les trois répondirent : « Try ! » (Essaye !) Et, avant qu'il n'ait eu le temps de protester, il se sent empoigné et traîné sur la terrasse du premier étage qui dominait la chaussée d'une quinzaine de mètres. Plus mort que vif, il reçoit cet ordre : « Now fly ! » (A présent, vole !) L'infortuné lance, d'une voix désespéré : « But I can't fly ! » (Mais je ne sais pas voler !).

Alors le mépris se lut sur les visages des autres et ils laissèrent tomber, dédaigneux : « He can't fly ! » (Il ne sait pas voler !) Et l'un, lui envoyant une bourrade qui le précipite contre le mur, lance à Guetta : « I can fly » (Moi, je sais voler). Et les deux autres acquiescent : « He can fly » (Lui, sait voler). Et, pour bien le prouver, le premier enjambe, se jette dans le vide et... se fracture les chevilles, ce qui lui arrache des cris de douleur. « No, he can't fly ! », concluent les autres, qui regagnent philosophiquement le salon et s'en vont non sans avoir bu deux ou trois mélanges alcoolisés obligeamment préparés par Guetta, enfin rassuré.

À son retour des États-Unis, Toto allait écrire un livre de souvenirs, *Trop près des étoiles*, avant d'entrer à l'hebdomadaire *Marianne*, où il tint la rubrique des lieux de plaisir nocturnes. Ses articles, vifs et brillants, avaient rarement une fin cohérente car, il le reconnaissait avec sincérité : « La fin de la soirée m'a malheureusement échappé ». On devine pourquoi !

René Guetta, durant l'occupation, connut des heures sombres. Il portait le bras en écharpe pour cacher son étoile jaune et n'avait plus du tout d'argent. Mais cela ne lui avait enlevé ni sa drôlerie ni sa bonne humeur. Un soir qu'il se trouvait dans un bar, entra un officier allemand. Guetta, qui n'en était pas à son premier verre, le regarda de travers et, qui plus est, commença à l'insulter dans son fameux répertoire : « Disparaissez sous terre ! Hors de ma vue ! Pas un mot ou je vous tue ! », etc. L'Allemand finit par être intrigué, puis, saisissant que le discours s'adressait à lui, quoique ne le comprenant pas, agacé, il s'avança vers René, qui ne cessa pas pour autant ses invectives, lesquelles devenaient de plus en plus violentes.

Cela allait mal tourner quand le chasseur du bar – un ami de René, bien entendu – le saisit par le col de sa veste et le traîna avec force bourrades hors du lieu ; puis, sur le trottoir, et sous l’œil amusé de l’officier, il le jeta par terre et lui souffla à l’oreille : « Cesse de faire le con et file ».

Grâce à la générosité de quelques amis, Guetta put, en 1943, passer en Espagne, puis en Afrique, où il se maria à une journaliste charmante. Je le perdis de vue et je ne l’ai jamais revu. On m’a dit qu’à la Libération il occupa, quelques heures durant, le poste de sous-préfet de Sartène, en Corse, mais que ses excentricités du genre de : « Qu’on les fusille ! Pas de prisonniers ! », etc., firent vite comprendre qu’il n’était pas précisément désigné pour cette fonction.

Revenu en Afrique, ce garçon si drôle, si gentil, si courageux quand il le fallait, est mort brusquement. Malraux l’a ressuscité et lui fait lire dans ses *Antimémoires* tout le scénario du film dont il est l’auteur : *Règne du malin*. En passant, Clappique juge Rimbaud à la façon de Guetta : « Rimbaud, dit-il, affreux, rentrez sous terre ! Quarante mille francs-or dans sa ceinture ! Revient pour se marier ! D’abord, un aventurier est un célibataire, ensuite il n’économise pas des sous pour rentrer en Europe. Un aventurier intéressé, c’est un fol ! »

7

Henry Muller, journaliste, écrivain, 1968
--

Henry Muller, *Sans tambour ni trompette*, La Palatine, 1968, p. 156 et 159.

En Amérique, Guetta se dirigea tout de suite vers Hollywood où il voulait faire carrière. Il prit le nom très anglo-saxon de Totguett et ne réussit pas très bien ; du moins fit-il, grâce à Henri de la Falaise, la connaissance des stars de son époque : Gary Cooper, William Powell, Fredric March, Constance Bennett et surtout Gloria Swanson dont il tomba éperdument amoureux ; il affirmait même avoir été un temps secrétaire de celle-ci.

.....

Grâce à la générosité de quelques amis, Guetta put en 1943 passer en Espagne puis en Afrique où il se maria à une journaliste charmante. Je le perdis de vue et ne l’ai jamais revu. On m’a dit qu’à la Libération il occupa, quelques heures durant, le poste de sous-préfet de Sartène, en Corse, mais que se excentricités du genre de « Qu’on les fusille ! Pas de prisonniers ! », etc., firent vite comprendre qu’il n’était pas précisément désigné pour cette fonction. Revenu en Afrique, ce garçon si drôle, si gentil, si courageux quand il le fallait, est mort brusquement.

Clara Malraux, <i>Voici que vient l'été</i> , 1973
--

Clara Malraux, *Le Bruit de nos pas*, t. IV : *Voici que vient l'été*, Grasset, 1973, p. 138, 150-152.

Sur quoi, nous avons fait le tour du monde [1931] ; l'Inde, la Birmanie (oh ! la pagode de Sve Dagon dont on monte les escaliers comme ceux du Mont-Saint-Michel, entre deux rangées d'échoppes religieuses, avant d'aboutir sur les terrasses où des femmes vêtues d'étoffes à dessins se prosternent, dorée, prolongée par de longues tiges d'où naissent des lis, dorés eux aussi). Hong Kong encore, puis la Chine, la vraie Chine, enfin. Ensuite un brin de Corée, le Japon, Vancouver dont je rêve à cause de Toulet¹, Chicago, New York, puis le lent retour sur un bateau, le *La Fayette*, où nous rencontrerons René Guetta, qui servira partiellement à créer Clappique.

.....

René Guetta, dit Toto, lors donc que nous le rencontrâmes, portait sur l'œil droit un bandeau noir semblable, André me l'apprit, à celui de Filochard des Pieds Nickelés : cela afin de dissimuler le résultat bleuâtre d'un coup de poing encaissé dans quelque mauvais lieu en défendant un Noir contre un Blanc géant. Guetta était généreux. Il avait aussi une vue un peu exagérée de sa propre force. Jusqu'à mon dernier souffle, René apparaîtra au plus petit effort, déployant ses bras en ailerons et disant, d'une voix nasillarde mais convaincue, « dans mes bras, mon amour ». Peut-être poussera-t-il la gentillesse jusqu'à porter son index avec emphase devant ses lèvres de juif sefardi : « Pas un mot, ma chère, pas un mot. » Il émergea souvent au cours de mon histoire personnelle, il fut des rares qui ne me lâchèrent jamais, mais dès maintenant je ne peux échapper au besoin de raconter ma dernière rencontre avec lui. Ma dernière rencontre, pas la nôtre, car il ignorait se trouver alors à mes côtés. 1942.

Débarquement en Corse. Savais-je que Toto se trouvait là-bas ? La description que j'entendis à la radio anglaise congrûment brouillée, ne me laissa aucun doute quant à sa présence dans l'île. Qui, sinon lui, aurait pu, fraîchement sorti du maquis, accueillir avec tant de chaleur les nouveaux débarqués, bardé de bouteillons, débordant de paroles, sorte d'Ariel sans beauté rayonnant d'une générosité saugrenue ?

Il avait été riche, il était devenu pauvre sans même s'en apercevoir. Traîner d'une boîte à l'autre, parler aux clochards et aux vedettes, finir ses nuits au poste du commissariat – il se lia en ce haut lieu avec la même Piaf encore inconnue d'une amitié à laquelle tous deux restèrent fidèles – se transforma simplement de plaisir en métier : il devint chroniqueur de boîtes de nuit pour *Marianne*. Le Front populaire se dessinant, le besoin d'agir politiquement le prit. De la journée, avant la guerre, il ne quittait pas son lit, aussi la soirée le trouvait-elle frétilant. Vers dix heures du soir, heure de sa plus grande lucidité, il appela *l'Humanité* au téléphone pour informer qu'il souhaitait s'inscrire au parti communiste bien que la chose présentât une petite difficulté : « Je ne mets jamais les pieds dans la rue avant minuit. Passé cette heure, ajouta-t-il, je serai entièrement à votre disposition pour ce qu'il vous plaira de me demander, comme par exemple coller des affiches interdites. » Au bout du fil on raccrocha.

¹ Il semble que Clara Malraux confonde *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, de Marcel Thiry, et les *Contrerimes* de Paul-Jean Toulet. Ces deux recueils ont été publiés presque en même temps : 1921 pour Toulet, 1924 pour Thiry.

Frédéric Pottecher, acteur, chroniqueur judiciaire, journaliste, écrivain, 1977
--

Frédéric Pottecher, *À voix haute. Mémoires*, Jean-Claude Lattès, « Le Livre de poche », 1977, p. 279-280.

[Corse, 1942.] Nous rencontrions aussi les peintres Bac et Bardon qui habitaient Erbalunga, Moretti, le photographe d'art, René Guetta et sa compagne Françoise Rais. Guetta est mort de misère physiologique peu après la libération de la Corse, en octobre ou novembre 1943. Je l'aimais beaucoup pour sa bonne humeur et ses « mots ». Il avait appartenu à la rédaction de l'hebdomadaire *Marianne*, et fut l'un des premiers reporters français à étudier à Hollywood même le cinéma américain. Il avait été aussi l'ami de Mae West et de Mary Pickford.

Édith Piaf, par Jean-François Napias, 2023

[Jean-François Napias], *René Guetta. Chroniques d'un (autre) patachon. Marianne 1936-1940*, Paris, l'éditeur *singulier*, 2023, p. 10.

Dès novembre 1935, il est un des premiers à écrire sur Édith Piaf dont il deviendra durablement l'ami – sans doute parce qu'ils ne furent jamais amants. En 1939, il emménagera même chez la chanteuse, qui vit alors avec Paul Meurisse, et occupe la chambre d'ami. Il est toujours chez eux l'année suivante, dans un Paris désormais occupé par les Allemands. / Il signe sa dernière chronique pour *Marianne* en mai 1940, demeure encore quelque temps chez Édith Piaf, puis disparaît des radars.

*

Napias est le seul d'ailleurs qui ait consacré un livre entier à Guetta. Il reprend l'article de Claudine Chonez (*Marianne*, 5 février 1936) et propose la première notice biographique complète de notre homme. L'étonnant ouvrage est composé d'extraits de textes signés Guetta. De facture très agréable, il n'est pas signé.

La plupart des textes rappelés ici, et les photographies, m'ont été communiqués par lui. Je lui en suis très reconnaissant.

Paul Meurisse, comédien, 1979

Paul Meurisse, *Les éperons de la liberté*, Robert Laffont, 1979, p. 163-164.

Quelque temps après mon mariage avec Michèle Alfa, nous rencontrâmes René Guetta, rue de Berri. Il tenait, serré sur son cœur, un journal, collabo s'il en fut, *Les Nouveaux Temps*. « Avec ce journal bien en évidence, nous dit-il, il y a peu de chances que je sois interpellé par la police. »

Étant donné son physique, la réplique avait quelque chose de chaplinesque dans sa signification la plus désolante. Guetta écarta furtivement le journal. L'étoile jaune était cousue sur sa poche-poitrine. Il rigolait comme à son habitude, mais pour la première fois, son rire dissimulait l'angoisse. Même son célèbre « Rentrez sous terre », expression souvent utilisée par le baron de Clappique dans *La Condition humaine* sonnait douloureusement².

Il était urgent de faire quelque chose. Maya Noël, résistante appartenant au réseau belge Delbo dépendant de l'Intelligence Service, le fit. Guetta put gagner Alger, via Barcelone, avec sa compagne. C'est elle qui me dit, après la Libération, que lorsqu'il mourut, il ne pesait pas quarante kilos. Ce que les nazis n'avaient pu lui faire, la drogue s'en était chargée.

Pascal Pia, rapporté par Jean Grenier, 1989
--

Roger Grenier, *Pascal Pia ou Le droit au néant*, Gallimard, « L'un et l'autre », 1989, p. 104, 106-107.

André Malraux nous envoya une femme qui cherchait du travail, en disant simplement : « C'est la veuve de Clappique. »

Le baron décafé de *La Condition humaine* a en fait deux modèles. Cette femme était la veuve de l'un d'eux. Très grande, atrocement myope, les cheveux gris. On disait qu'elle avait été très courageuse pendant la guerre. En tant que veuve de Clappique, on la nomma chef des informations.

.....

La veuve de Clappique vivait hors du monde, perdue dans sa myopie et son chagrin, ce qui était peu favorable à son nouveau métier. Un jour, elle fit irruption dans le bureau de Pia en tremblant d'indignation : « J'ai découvert un grand scandale. À Paris, les maires, dans les arrondissements, sont nommés au lieu d'être élus. »

² Pas « si souvent » que cela : je n'ai compté que deux occurrences dans la *Condition* : p. 628 et 648. Il y en a beaucoup plus dans les *Antimémoires*.

Pia répondit en citant la date exacte de la loi qui remontait aux débuts de la Troisième République. Ce fut la fin de cette carrière de chef des informations. Quelques années plus tard, celle dont je me disais : avoir été la femme de Clappique, cela n'a pas dû être rigolo tous le jour, a trouvé la mort dans un accident de voiture.

Elle habitait dans l'île Saint-Louis, une boutique transformée en logement, qu'elle partageait avec une ancienne de Paris-Soir, une Russo-Grecque qui avait été une compagne des nuits montmartroises de Kessel, au Caveau Caucasiens et autres boîtes russes, et épousa ensuite un général de la France Libre, qui ressemblait davantage à un titi parisien qu'à un chef d'armée.

13

André Lazar, 1989

André Lazar, « Malraux et les Hongrois », dans Henriette Colin [édit.], *André Malraux, l'homme des univers*, actes du colloque du Grand Palais, décembre 1986, Verrières-le-Buisson, Comité national André Malraux, 1989, p. 109-110.

Cependant l'un des « contacts » les plus curieux est celui qu'a découvert Paul Réz, historien de la littérature, traducteur de *La Condition humaine* et de *La Tête d'obsidienne*. Il établit dans un article en 1966 que l'épisode de la boîte de nuit *Black Cat* de *La Condition humaine* où le baron Clappique raconte à une Philippine l'histoire de son grand-père qui « vivant seul avec un gi-gan-tes-que cor de chasse et enleva l'écuyère d'un cirque, » vient tout droit du roman du grand conteur hongrois Mikszath qui en avait parlé dans un roman intitulé *L'assaut de Beszterce*. En 1972, M. Réz a publié un nouvel article sur cette curieuse coïncidence car il venait de lire dans *Les Antimémoires* que l'aventurier dont la mère était hongroise était toujours vivant quelque part du côté de Singapour. Il posa la question par lettre à Malraux lui-même qui lui confirma qu'il avait entendu cette histoire d'écuyère de la bouche d'un certain baron Ternova... M. Réz pense que ce baron qui servit donc de modèle à Clappique (mais il faut remarquer que selon M. Lacouture ce fut le journaliste René Guetta qui lui inspira la figure de ce « Polichinelle maigre et sans bosse ») n'était autre qu'un certain Hugo Stipsitz, aristo décafé, échoué à Montparnasse, originaire de la localité de Ternova (Transylvanie). C'est donc cet habitué des bars louches de la capitale française qui aurait inspiré à Malraux la curieuse figure de Clappique dont le grand-père fut enterré « dans un immense caveau, debout sur son cheval tué, comme Attila » (*Romans* éd. de la Pléiade, p. 334), [Œ 1 : 530].



René Guetta, Pierre de Régnier



René Guetta



René Guetta, au centre, au fond, porté, buvant, entouré de dix fêtards, dont Pierre de Régner, deuxième depuis la gauche

Photographies :

Jean-François Napias et © Fonds Heredia-Régner, bibliothèque de l'Arsenal, Paris.



« Il a de nouveau travaillé à Hollywood. »

Photo sur Hollywood Walk of Fame, © Claude Pillet